

vous accompagne, je contribuerai aux dépenses du voyage ?

—Ce sera comme il vous plaira, monsieur Serge ! » répondit M. Cascabel.

Les choses furent ainsi réglées à la satisfaction des parties. Mais le chef de la famille ne crut point devoir renoncer à son projet de donner quelques représentations sur la grande place de Sitka—ce qui devait lui rapporter à la fois gloire et profit. Toute la province était en fête à propos de l'annexion, et la *Belle-Roulotte* n'aurait pu arriver plus à propos pour les réjouissances publiques.

Il va sans dire que M. Cascabel était allé faire sa déclaration relativement à l'attentat commis contre M. Serge, et que des ordres furent donnés de poursuivre plus vivement la bande Karnof sur la frontière alaskienne.

Le 17 juin, M. Serge put sortir pour la première fois. Il allait beaucoup mieux, et sa blessure était fermée, grâce aux soins du docteur Harry.

Il fit alors connaissance avec les autres artistes de la troupe, les deux chiens, qui vinrent se frotter doucement à ses jambes, Jako, qui le salua d'un "Ça va bien, monsieur Serge ?" que lui avait appris Sandre, puis John Bull, dont il voulut bien agréer les meilleures grimaces. Il n'est pas jusqu'aux deux vieux chevaux, Gladiator et Vermout, qui ne hennirent joyeusement, quand il les gratifia d'un morceau de sucre. Désormais, M. Serge était de la famille, aussi bien que la jeune Kayette. Il avait déjà remarqué le caractère sérieux, l'esprit appliqué, les tendances au-dessus de sa condition, qui distinguaient le fils aîné. Sandre et Napoléone le charmaient par leur grâce et leur vivacité. Clou l'amusait par sa bonne et honnête bêtise. Quant à M. et à M^{me} Cascabel, il n'en était plus à apprécier leurs vertus domestiques. C'étaient décidément des gens de cœur auxquels il avait affaire.

On s'occupait activement des préparatifs du prochain départ. Il s'agissait de ne rien négliger pour assurer le succès de ce voyage sur un parcours de cinq cents lieues depuis Sitka jusqu'au détroit de Behring. Ce pays, presque inconnu, n'offrait pas de grands dangers, il est vrai, ni de la part des fauves ni de la part des Indiens nomades ou sédentaires, et il serait loisible de faire halte aux différentes factoreries, occupées par les employés des compagnies de fourrures. L'important, c'était de pourvoir aux besoins quotidiens de la vie à travers une contrée dont les ressources, en dehors de la chasse, devaient être à peu près nulles.

Il va de soi que la famille eut à discuter ces questions avec M. Serge.

—En premier lieu, dit M. Cascabel, il faut tenir compte de cette circonstance que nous n'aurons point à voyager pendant la mauvaise saison.

—Cela est heureux, répondit M. Serge, car ils sont cruels, les hivers de l'Alaska sur la limite du Cercle polaire !

—Et puis, nous n'irons pas en aveugles, ajouta Jean. M. Serge doit être un savant géographe...

—Oh ! répondit M. Serge, un géographe, au milieu des pays qu'il ne connaît pas est très embarrassé pour trouver sa route. Mais, avec ses cartes, mon ami Jean s'en est bien tiré jusqu'ici, et, à nous deux, j'espère que nous ferons de bonne besogne. D'ailleurs, j'ai une idée dont je vous entretiendrai plus tard."

Du moment que M. Serge avait une idée, elle ne pouvait être qu'excellente, et on lui laissa tout le temps de la mûrir pour la mettre à exécution.

L'argent ne manquant point, M. Cascabel renouvela ses provisions en farine, graisse, riz, tabac, et surtout en thé dont on fait une consommation excessive dans la province alaskienne. Il se procura en outre des jambons, du corn-beef, des biscuits, et une certaine quantité de conserves de ptarmigan au dépôt de la Compagnie russe-américaine. L'eau ne ferait pas défaut en route avec les affluents du Youkon ; mais elle n'en serait que meilleure si elle était additionnée d'un peu de sucre et de cognac ou plutôt de "vodka," sorte d'eau-de-vie très appréciée des Russes. Aussi acheta-t-on sucre et vodka autant qu'il en fallait. Quant au combustible, bien que les forêts fussent les fournir, la *Belle-Roulotte* emporta une tonne d'ex-

cellent charbon de Vancouver, rien qu'une tonne, car il ne fallait pas la surcharger outre mesure.

Entre temps, le deuxième compartiment avait été aménagé pour recevoir un cadre supplémentaire, dont M. Serge voulut se contenter, et qui fut garni d'une bonne literie. On fit également emplette de couvertures et de ces fourrures de lièvre, si en usage chez les Indiens pendant l'hiver. De plus, pour le cas où il serait nécessaire d'acheter quelques objets en route, M. Serge se munit de ces verroteries, cotonnades, couteaux et ciseaux à bon marché, qui forment la monnaie courante entre trafiquants et indigènes.

Comme il était permis de compter sur la chasse, puisque le gros gibier, daims et rennes, le petit gibier, lièvres, coqs de bruyère, oies et perdrix, abondent sur le territoire, poudre et plomb furent acquis en quantité convenable. M. Serge put même se procurer deux fusils et une carabine, qui complétèrent l'arsenal de la *Belle-Roulotte*. Il était bon tireur et se ferait un plaisir de chasser en compagnie de son ami Jean.

Ne pas oublier, d'ailleurs, que la bande Karnof courait peut-être le pays aux environs de Sitka, qu'il fallait se garder contre une agression de ces malfaiteurs, et, à l'occasion, les recevoir comme ils le méritaient.

—Or, fit observer M. Cascabel, aux demandes que pourraient nous faire ces gens indiscrets, je ne connais pas de meilleure réponse qu'une balle en pleine poitrine.

—A moins que ce ne soit dans la tête ! » fit judicieusement observer Clou-de-Girofle.

Bref, grâce au commerce que la capitale de l'Alaska entretenait avec les diverses villes de la Colombie et les ports du Pacifique, M. Serge et ses compagnons purent acquérir, sans payer des prix trop exagérés, les objets nécessaires à un long parcours en pays désert.

Ces arrangements ne se terminèrent qu'à l'avant-dernière semaine de Juin, et le départ fut définitivement fixé au 26. Dès qu'il ne fallait pas songer à traverser le détroit de Behring avant qu'il fût entièrement pris par les glaces, on avait largement le temps de s'y rendre. Néanmoins, il convenait de compter avec les retards possibles, les obstacles imprévus, et mieux valait arriver trop tôt que trop tard. A Port-Clarence, qui est situé sur le littoral même du détroit, on se reposerait en attendant le moment favorable de se transporter sur la côte asiatique.

Et, pendant ce temps, que faisait la jeune Indienne ? Rien que de très simple. Elle aidait très intelligemment M^{me} Cascabel dans les différents préparatifs du voyage. Cette excellente femme s'était prise pour elle d'une amitié de mère ; elle l'aimait autant qu'elle aimait Napoléone, s'attachant chaque jour davantage à sa nouvelle enfant. Chacun, à part soi, éprouvait une affection profonde pour Kayette, et, sans doute, la pauvre fille jouissait d'un bonheur qu'elle n'avait jamais connu au milieu des tribus nomades, sous la tante des Indiens. On verrait donc arriver avec grande tristesse le moment où Kayette se séparerait de la famille. Mais, à présent seule au monde, ne devait-elle pas rester à Sitka, puisqu'elle y était venue afin d'entrer en service et de gagner sa vie en qualité de servante, probablement dans des conditions misérables.

—Et pourtant, disait quelquefois M. Cascabel, si cette gentille Kayette,—je demande à l'appeler ma petite caille,—si ma petite caille avait du goût pour la danse, peut-être conviendrait-il de de lui proposer ? Hein ! quelle charmante danseuse elle ferait ! Et aussi quelle gracieuse écuyère, si elle était disposée à débiter dans un cirque ! Je suis sûr qu'elle monterait à cheval en vrai centaure !

Très sérieusement, M. Cascabel croyait que les centaures étaient d'excellents cavaliers, et il n'aurait pas fallu le contrarier à ce sujet.

Et voyant que Jean hochait la tête, lorsque son père parlait ainsi, M. Serge comprenait bien que ce garçon, sérieux et réservé, était loin de partager les idées paternelles en ce qui concernait l'acrobatie et autres exercices des troupes foraines.

On s'inquiétait beaucoup de Kayette, de ce qu'elle deviendrait, de l'existence qui l'attendait à Sitka, et cela ne laissait pas d'attrister, lorsque,

la veille du départ, M. Serge, la tenant par la main, l'amena devant la famille au complet.

—Mes amis, dit-il, je n'avais pas de fille, eh bien, j'en ai une à présent, une fille adoptive. C'est Kayette qui veut bien me considérer comme son père, et je vous demande place pour elle dans la *Belle-Roulotte* !

Quels cris de joie répondirent à M. Serge, et quelles caresses furent prodiguées à la "petite caille !" Aussi, M. Cascabel ne put il s'empêcher de dire à son hôte, non sans quelque émotion :

—Quel brave homme vous êtes !

—Et pourquoi, mon ami ? répondit M. Serge. Auriez-vous oublié ce que Kayette a fait pour moi ? N'est-il pas naturel qu'elle devienne mon enfant, puisque je lui dois la vie ?

—Eh bien ! partageons ! s'écria M. Cascabel. Puisque vous êtes son père, monsieur Serge, moi je serai son oncle !

XII

DE SITKA AU FORT YONKON

Le 26 juin, dès l'aube, "le char Cascabel leva l'ancre," suivant l'une des expressions métaphoriques, familières à son commandant. Reste à savoir, pour compléter cette métaphore par la phrase imagée de l'immortel Prudhomme, s'il n'allait pas naviguer sur un volcan. Cela n'était point impossible,—au figuré, d'abord, parce que les difficultés de la route seraient grandes,—au physique, ensuite, parce que les volcans, éteints ou non, ne manquent point sur la côte septentrionale de la mer de Behring.

La *Belle-Roulotte* quitta donc la capitale alaskienne au milieu des mille souhaits de bon voyage, qui accompagnèrent bruyamment son départ. C'étaient ceux des nombreux amis, dont la famille avait recueilli les bravos et aussi les roubles pendant les quelques jours passés aux portes de Sitka.

Le mot "portes" est plus juste qu'il ne semble. En effet, la ville est entourée d'une palissade, fortement établie, ne livrant passage que par de rares ouvertures, et qu'il ne serait pas aisé de franchir sans permission.

C'est que les autorités russes ont dû se prémunir contre l'affluence des Indiens Kaluches qui viennent s'installer le plus ordinairement entre les rivières Stekine et Tchilcot, aux alentours de la Nouvelle Arkhangeï. Là—*passim*—se dressent leurs huttes qui sont de construction fort rudimentaire. Une porte basse donne accès dans une chambre circulaire, quelquefois divisée en deux compartiments, uniquement éclairé par un trou ménagé à la partie supérieure, et qui permet à la fumée du foyer de s'échapper au dehors. L'ensemble de ces huttes forme comme un faubourg de Sitka, un faubourg *extra muros*. Après le coucher du soleil, aucun Indien n'a le droit de demeurer dans la ville. Défense justifiée, que nécessitent les relations souvent inquiétantes qui existent entre les Peaux-Rouges et les Visages-Pâles.

En dehors de Sitka, la *Belle-Roulotte* dut d'abord traverser une série d'étroites passes, au moyen de bacs disposés pour cet usage, afin de gagner le fond d'un golfe sinueux, terminé en pointe, appelé Lyan-canal.

A partir de là, on était en terre ferme.

Le plan du voyage, ou plutôt l'itinéraire, avait été soigneusement étudié par M. Serge et Jean sur les cartes à grande échelle qu'il avait été facile de se procurer au Gardens-Club. Kayette, connaissant bien le pays, avait été appelée à donner son avis dans cette circonstance. Sa vive intelligence lui avait permis de comprendre les indications de la carte mise sous ses yeux. Elle s'exprimait dans un langage moitié Indien, moitié russe, et ses observations furent très utiles pour la discussion. Il s'agissait de prendre sinon le plus court, du moins le plus facile, pour atteindre Port-Clarence, situé sur la rive est du détroit. Il fut ainsi convenu que la *Belle-Roulotte* rejoindrait directement le grand fleuve Youkon à la hauteur du fort qui a pris le nom de cet important cours d'eau. C'était à peu près à mi-route de l'itinéraire, soit à deux cent cinquante lieues de Sitka. On éviterait ainsi les difficultés qu'aurait offertes un cheminement le long de la frange littorale, où la côte est en partie montagneuse. Au contraire, la